

L'ÉPANOUISSEMENT DE L'ESPRIT MONDAIN

LA ROCHEFOUCAULD, MÉRÉ, RETZ, SÉVIGNÉ

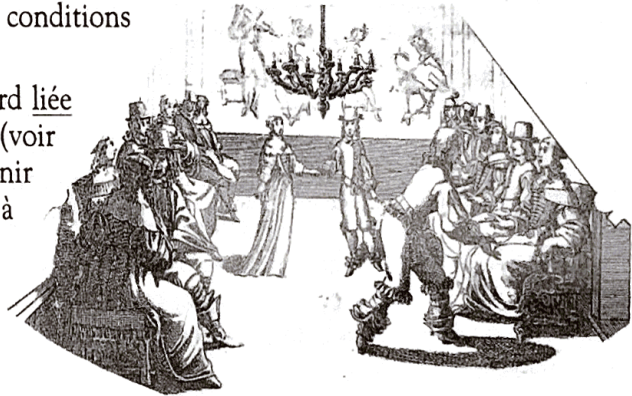
UNE FLORAISON EXCEPTIONNELLE D'ÉCRIVAINS



François de La Rochefoucauld, le chevalier de Méré, le cardinal de Retz, la marquise de Sévigné et bien d'autres : parmi les grands écrivains de ces années 1661-1680, ils sont exceptionnellement nombreux ces hommes et ces femmes du monde qui ont pratiqué une littérature d'idées dont le but affiché est la réflexion sur la nature et sur le comportement de l'homme. Cette floraison extraordinaire n'est évidemment pas due au

hasard. Elle est le résultat de conditions particulièrement favorables.

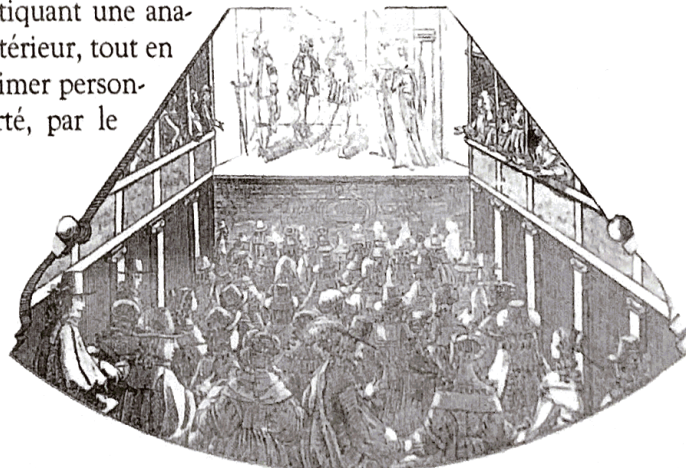
Une telle explosion est d'abord liée au développement des salons (voir p. 75). La nécessité de tenir compte des autres s'impose à l'intérieur de ces cercles mondains et conduit à une interrogation sur la façon de se comporter, sur la manière



de concilier les impulsions individuelles et les exigences de la vie collective. L'éclosion d'une littérature de « communication » en est une des conséquences. Cet épanouissement est par ailleurs encouragé par l'affirmation progressive de la doctrine classique (voir p. 369). Le classicisme privilégie l'analyse psychologique qui se développe dans les genres littéraires traditionnels, en particulier dans le roman et le théâtre, mais trouve dans la littérature d'idées un support beaucoup plus adéquat. Il préconise un certain effacement du « je » : l'écrivain se



pliera à cet impératif, en pratiquant une analyse des autres, menée de l'extérieur, tout en ayant la satisfaction de s'exprimer personnellement par le regard porté, par le jugement prononcé.



LA RECHERCHE DE FORMES LITTÉRAIRES PLAISANTES

Ce serait une grave erreur de considérer cette littérature d'idées comme une littérature pesante, ennuyeuse. Les écrivains renoncent alors, pour la plupart, aux longs traités ou aux dissertations rédigées selon des règles immuables. La période précédente, avec Descartes et surtout Pascal, avait déjà préparé cette évolution. Elle s'accroît. Les auteurs ne sont pas des êtres solitaires, repliés sur eux-mêmes, isolés dans leurs méditations. Ce sont des mondains, des familiers de la cour, des habitués des salons, souvent des nobles.

Ils écrivent pour ce public qu'ils côtoient et non pour des spécialistes. Sachant qu'ils doivent avant tout plaire, ils évitent le pédantisme et la technicité, s'efforcent de trouver des formes attrayantes pour exposer leurs idées. Comme les longs ouvrages risquent d'ennuyer, leur préférence va à la brièveté et à la concision, aux livres dont la lecture n'exige pas la continuité, mais peut être interrompue et reprise sans inconvénient. Conscients de la sécheresse des développements abstraits, ils multiplient les exemples, les illustrations.

La vie et les habitudes des salons leur fournissent les moules dont ils ont besoin pour couler leurs pensées. François de La Rochefoucauld (1613-1680) joue, dans ses *Maximes*, sur le goût du paradoxe, sur l'attraction pour le brillant et le concis, sur la peinture de portraits incisifs. Le chevalier de Méré (1607-1684) adopte l'exposé détendu et familier. Le cardinal de Retz (1613-1679) choisit les mémoires pour faire revivre des événements auxquels ont participé ceux-là mêmes qui fréquentent les cercles mondains. La marquise de Sévigné (1626-1696) porte à son point de perfection l'art de la lettre, chronique du temps présent, véritable régal pour les habitués des salons.

Conçue comme un divertissement, cette littérature mondaine n'en est pas pour autant une littérature superficielle. Elle contient toute une réflexion, est riche d'une conception du monde. Elle est le témoignage de cet art de vivre fait de modération et de raffinement qui caractérise l'« honnête homme » du XVII^e siècle (voir p. 269).

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA NOBLESSE

Au XVII^e siècle, les écrivains issus de la noblesse sont en grand nombre ; les nobles jouent un rôle important dans l'évolution des goûts et des sensibilités, ils fournissent de nombreux personnages aux œuvres littéraires. Ils occupent donc une place essentielle dans la littérature qui porte témoignage de cette alliance de la grandeur et de la décadence qui les caractérise alors.

Une perte progressive de pouvoir

Au Moyen Âge, la noblesse a sa raison d'être et ses mérites. C'est grâce à leur courage guerrier que les nobles conquièrent ou reçoivent du roi des territoires sur lesquels ils exercent leur pouvoir, dont ils tirent leur titre de duc, de comte ou de marquis. Ils peuvent lever des impôts sur les populations, mais en échange de ces droits, ils ont des devoirs, en particulier celui de protéger leurs sujets ou de rendre la justice. A grand renfort de nouvelles conquêtes et de mariages, ils peuvent agrandir leurs possessions, devenir de puissants seigneurs.

La transmission de ces titres et de ces biens par l'héritage constitue un premier risque de décadence : ce que le père a acquis par son mérite, un fils incapable peut rapidement le ruiner. Mais c'est surtout l'évolution politique qui représente un grave danger pour la noblesse. Le roi de France, qui d'abord n'est qu'un noble un peu plus puissant, gagne de plus en plus d'autorité, réalise progressivement l'unité du pays autour de sa personne, prend en charge les devoirs des autres nobles qui, en retour, voient leurs droits se réduire. Ils peuvent se mettre au service du pouvoir central, mais c'est au prix d'une perte de leur indépendance. Par ailleurs, si le roi leur confie volontiers des responsabilités militaires et diplomatiques, il cherche à les écarter du gouvernement où il appelle des bourgeois. La politique de renforcement du pouvoir royal a sa logique : elle ne peut se faire qu'au détriment du pouvoir de la noblesse.

Affaiblis politiquement, les nobles le sont aussi économiquement. Leurs terres leur rapportent de moins en moins, ils ne peuvent pas exercer un travail lucratif, sous peine de déroger, de perdre leur dignité. Ils se coupent donc des réalités économiques prises en main par la bourgeoisie. Les nobles se rendent compte de la détérioration de leur position. Ils essaieront, durant la première partie du XVII^e siècle, de la rétablir en multipliant les complots (voir pp. 13 et 54). La Fronde sera leur ultime sursaut (voir p. 55). Et la destruction progressive de leurs châteaux forts sur l'ordre du pouvoir central, tandis que Vauban est chargé de fortifier les frontières pour le compte du roi, symbolise leur échec définitif.

Des situations variées

Sous ce tableau d'ensemble, se cache une grande diversité de situations. Quelques familles nobles, proches du roi, disposent encore d'un pouvoir politique considérable qu'elles n'hésitent pas à mettre en œuvre dans des rébellions ou des complots : Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, s'opposera vigoureusement aux ministres Richelieu et Mazarin ; Condé, descendant d'un oncle d'Henri IV, participera activement à la Fronde. D'autres nobles ont des responsabilités militaires ou diplomatiques importantes : le comte de Montesquiou est maréchal de France, le marquis de Lionne, avant de devenir ministre, est un diplomate de talent. D'autres enfin doivent se contenter de charges honorifiques plus ou moins lucratives.

La même diversité se retrouve dans leur situation matérielle. A côté de nobles désargentés — Dom Juan de Molière en fournit un exemple caractéristique (voir p. 200) —, beaucoup de grands seigneurs savent gérer leurs biens et mènent grand train.

Prestiges et misères de la vie de cour

L'essentiel pour un noble est de faire bonne figure, de tenir son rang. Il est indispensable pour lui de paraître à la cour. C'est là que se distribuent les faveurs, c'est là que se nouent les intrigues, c'est là que s'établissent les réputations.

Cette vie de cour a ses prestiges. Elle est somptueuse, élégante, parcourue de fêtes. A Paris, puis à Versailles où Louis XIV s'installe définitivement en 1682, se constitue une société fermée à laquelle aspirent les bourgeois : ils essaient, comme Monsieur Jourdain, d'y accéder par le mariage, en choisissant un gendre pauvre, mais noble (voir p. 184). Une autre possibilité s'offre à eux : être anoblis par le roi, en récompense de leurs services. Enfin, à certaines fonctions judiciaires et administratives que les bourgeois peuvent acheter, sont attachés des titres de noblesse, dont les titulaires constituent ce qu'on appelle la noblesse de robe (voir p. 316).

Cette existence séduisante de la cour a aussi ses revers. Monde des apparences, c'est aussi le monde des compromissions et des soumissions, le monde où s'imposent des règles rigides, une étiquette tatillonne à laquelle il faut se soumettre (voir Saint-Simon, texte p. 398). Quelle compensation les nobles ainsi privés de leur pouvoir, réduits à une oisiveté dorée, ont-ils à leur disposition ? C'est souvent l'amour, c'est parfois la littérature : ce parfait courtisan qu'était La Rochefoucauld s'essaya, avec succès, à ces deux activités de compensation (voir p. 251).

D'après Charles Le Brun (1619-1690), *Entrevue de Louis XIV et de Philippe IV dans l'île des faisans en 1659*, tapisserie, Paris, Mobilier National. Deux « styles » de noblesse mis en présence lors des fêtes du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche : rigueur espagnole et exubérance française.



ÊTRE « HONNÊTE HOMME » AU XVII^E SIÈCLE

Un homme agréable et ouvert

« L'honnête homme » : combien de fois trouve-t-on cette expression sous la plume des écrivains du XVII^e siècle, en particulier dans les ouvrages de Nicolas Faret (voir p. 82) et du chevalier de Méré (voir p. 267) qui y consacrent l'essentiel de leurs analyses ! Il ne faut pas s'y tromper. Sa signification est bien éloignée de celle qu'on lui donne couramment de nos jours. Cette formule sert alors à désigner un idéal, celui de l'homme du monde, de l'homme de cour. Elle renvoie à un comportement social.

L'« honnête homme », c'est d'abord celui qui sait briller en société. Il veut plaire, séduire. Il est passé maître dans l'art d'être agréable. Ses manières sont raffinées, ses vêtements élégants, mais d'une élégance qui évite de tomber dans l'excès. Il possède le talent de la conversation : il ne se met jamais en avant, mais, au contraire, permet aux autres de s'exprimer, souligne, au passage, la justesse d'une idée, le bonheur d'une expression. Il montre ainsi son ouverture d'esprit, sa capacité à s'effacer, à dominer son amour-propre, son égoïsme. Il lui faut, en toutes occasions, offrir un visage détendu, souriant, ne pas infliger le spectacle de sa mauvaise humeur ou de son irritation. Il a le sens de l'humour, de la plaisanterie, mais d'une plaisanterie fine qui fait sourire plutôt que rire.

Une grande capacité d'adaptation

Cette manière de se comporter en société ne s'improvise pas : elle suppose à la fois un sens aigu de l'observation et une grande capacité d'adaptation. L'« honnête homme » excelle à juger une assemblée, à apprécier avec exactitude sa composition et ses dispositions. C'est là une condition indispensable pour pouvoir faire bonne figure dans tous les milieux et en toutes circonstances.

L'« honnête homme » connaît à merveille son monde et sait adapter son comportement à la personnalité de celui à qui il s'adresse. Il n'aura pas la même attitude avec un cardinal, un maréchal ou une jeune coquette. Il n'abordera pas non plus les mêmes sujets de conversation, mais cherchera ce qui peut intéresser son interlocuteur : au cardinal, il parlera théologie, il questionnera le maréchal sur sa dernière campagne, il tiendra à la jeune coquette des propos galants. Cette souplesse d'esprit est la marque de deux qualités essentielles : le respect des autres et la tolérance.

Naturel et simplicité

L'« honnête homme », dans cette adaptation continuelle, doit avoir la nature pour guide : c'est en en tenant sans cesse compte qu'il pourra s'adapter aux autres, qu'il adoptera le comportement adéquat. Mais il lui faut éviter que cette indispensable adaptation ne détruise sa propre nature. Il doit, à tout prix, rester naturel, empêcher que sa personnalité ne soit pervertie par des artifices : être agréable, naturellement, sans chercher à l'être, telle est sa règle de conduite (voir Méré, texte, p. 268).

Tout son comportement répond à cet impératif fondamental. Il proscriit l'affectation, ne cherche pas à paraître ce qu'il n'est pas, s'efforce d'être simple, refuse l'exagération, défend les positions du juste milieu : dans le théâtre de Molière, les personnages excessifs prêtent à rire et connaissent l'échec, tandis que les partisans de la mesure suscitent la sympathie et réussissent dans leurs projets (voir p. 211).



*Repas de gens de qualité, gravure, XVII^e siècle, Paris, B.N.
Un idéal de distinction et de politesse.*

Le rejet du pédantisme

La conception que l'« honnête homme » a du savoir est directement la conséquence du rôle qui est le sien. La diversité des milieux qu'il fréquente l'oblige à dominer un vaste champ de connaissances. Il possède des lumières sur tous les sujets. Mais il ne doit surtout pas ennuyer. Il sait qu'au cours d'une conversation il a affaire à des personnes inégalement averties des domaines abordés. Il lui faut donc éviter une spécialisation excessive, une technicité trop grande, fuir le didactisme et le pédantisme. Là encore, il doit s'adapter à son auditoire.

Les écrivains qui s'adressent au public des salons sont bien conscients de cet impératif. En adoptant des formes plaisantes pour exposer leur pensée, La Rochefoucauld, avec la maxime, le chevalier de Méré, avec la présentation détendue et familière des idées, ou Madame de Sévigné, avec la lettre, font partie de la grande famille des « honnêtes gens ».